

de la conscience morale. Il a appris que pour aimer la vérité de cet amour chevalresque qu'elle réclame, il faut la voir dans sa souveraine beauté. Enfin pour lui, la conscience éclairée par la révélation écrite, c'est le siège et la sanction du devoir ; c'est la voix de Dieu en lui et c'est fouler aux pieds Dieu lui-même que de n'en pas suivre implicitement les ordres. Ce sont là des faits reconnus chez-nous puisqu'ils sont à la base du protestantisme.

Cette "Eglise nationale" que l'on a demandée sera le plus sublime monument élevé jusqu'ici à l'Eternel si les adorateurs qui s'y trouveront réunis peuvent se dire: "on n'a rien changé au *credo* de l'Eglise à laquelle je me rattachais, ou du moins les seuls changements sont ceux que j'aurais voulu y apporter moi-même après une étude quotidienne de la bible." A toute autre condition elle sera un désastre ou tout simplement...une Eglise de plus. Autre Babel ou seconde Rome, ce monument de notre orgueil deviendra le mémorial de notre folie.

Quelque soit le but que l'on se propose, il ne sera jamais permis de courir à l'autel de la paix pour y offrir une partie des doctrines sur lesquelles repose sa foi. La fin ne saurait justifier les moyens, car nous ne sommes pas chargés de réussir mais d'obéir. S'il est superflu de décrire le triste spectacle du pouvoir de l'esprit se heurtant contre la brutalité du pouvoir charnel, on ne saurait trop insister sur ce fait, que

trahir la vérité pour sauver la vérité c'est travailler à sa propre ruine.

Il importe peu, dira-t-on, quelle que soit ma croyance sur des sujets secondaires tels que ceux qui nous divisent. A cela je réponds qu'il m'importe de professer en toutes choses la vérité. Une erreur,--le temps lui prête une puissance formidable--remontât-elle à la plus haute antiquité, n'a droit à aucun respect ni ménagement, quels que soient le nombre et l'honorabilité de ses adhérents. Qui peut déterminer la fin ou mesurer les conséquences d'une erreur, si légère qu'elle puisse paraître?

Toutes ces craintes, il les a partagées celui auquel les longues veilles, l'observation et l'expérience faisaient dire lorsqu'il se résumait sur le sujet: "Nous n'avons encore ni assez de vertu ni assez de lumières pour nous unir."

Notre manque de vertu, notre manque de lumières, voilà l'ennemi commun !

En effet, si dans le monde moral l'homme est l'instrument que Dieu emploie pour accomplir ses desseins, la science, en se vulgarisant, pourrait nous mettre sur la voie de l'unité. Il serait téméraire sans doute de lui demander une théorie du mystère de l'inspiration. D'ailleurs, "de même que Jésus-Christ est la parole vivante de Dieu," diront avec Adolphe Monod tous les vrais chrétiens, "la manifestation personnelle de ses perfections invisibles au sein de l'humanité, ainsi l'Ecriture est la parole écrite de Dieu, manifestation verbale don-